

## Margie Gillis : au-delà de la technique

L'engouement des Montréalais pour la danseuse Margie Gillis est reparti de plus belle. À la fin du spectacle qu'elle a présenté au théâtre Maisonneuve jusqu'au 10 février, les applaudissements fusaient de partout. Tout le monde était debout, ravi, enchanté, ému, totalement séduit.

Pourquoi le public adulte-t-il autant cette danseuse montréalaise, au style à la fois athlétique et lyrique, qui a parcouru le monde ? Pourquoi tel enthousiasme délirant pour cette danseuse qui a parfois l'allure fleur bleue et navigue loin des courants actuels *punk*, *new wave*, etc. ?

De mauvaises langues ont laissé courir la rumeur qu'elle serait une étoile filante qui tomberait vite dans l'oubli. Pourtant, jamais autre danseuse solo ou la quasi-totalité des compagnies de danse n'arriveront comme elle, du moins pour le moment, à remplir 1 290 sièges pendant neuf représentations consécutives. Alors, quelle est sa recette ?

Par dessus tout, Margie Gillis sait faire parler son corps pour aller au-delà de la technique. Sa danse vient du plus profond d'elle-même et n'est pas décorative. L'esthétique et les multiples interprétations que l'on peut donner à ses chorégraphies s'interpénètrent et se renforcent mutuellement.

Dégageant un charisme qui fait fondre les cœurs les plus durs, Margie Gillis conquiert les cœurs tendres. Elle vit profondément sa danse puisqu'elle signe la chorégraphie de la plupart de ses pièces. Depuis ses débuts, il y a environ 10 ans, Margie Gillis a pris de plus en plus d'assurance sur le plan technique. Elle affiche aussi de grands dons de comédienne.

Margie Gillis est un personnage ambivalent, presque androgyne. Ses épaules, ses jambes sont musclées et ses mollets protubérants. Mais son visage est angélique et sa chevelure, qui se transforme à chaque chorégraphie, à elle seule, lui tient lieu de mise en scène et charme à tout coup.

Au théâtre Maisonneuve, son spectacle était bien rodé. Une succession de sept chorégraphies (dont deux premières mondiales), tout à fait à son image, montrait Margie Gillis tour à tour dénonciatrice, hystérique, angoissée, tendre, exubérante. Les chorégraphies dont la création s'est échelonnée de 1978 à 1983 avaient été choisies avec soin et se mariaient bien aux premières mondiales qui donnaient de l'étoffe à Gillis.

*Someone Missing*, chorégraphie inspirée du Prélude pour solo de violoncelle en sol majeur de J.S. Bach, avec Eugene Friesen du Paul Winter Consort en scène, s'aventure dans les sentiers de la solitude mal



Margie Gillis

assumée et de l'amour refusé. Sertie comme une perle rare dans sa longue robe satinée aux contours romantiques, Gillis exécute un solo pathétique autour d'une chaise, sorte d'îlot et de refuge, tandis que Friesen semble s'éprendre de son violoncelle. Puis l'inattendu survient. Gillis s'interpose entre le violoncelliste et son instrument pour se substituer à l'objet, se glissant subrepticement puis s'accrochant, lasse, aux épaules de l'instrumentiste. Rien à faire. Bach s'impose. Gillis gît par terre, vaincue par l'homme et sa musique. Magistral !

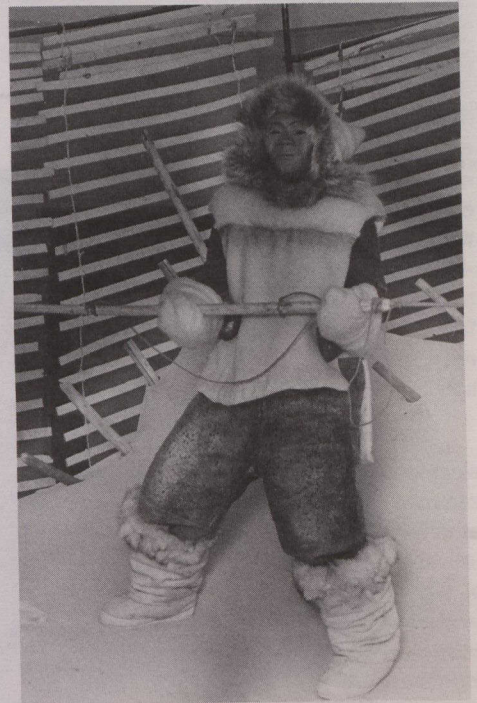
Stephanie Ballard, du Winnipeg Contemporary Dancers (prix canadien de chorégraphie Clifford E. Lee et Chalmers), a imaginé une pièce tragique où Gillis donne la pleine mesure de son talent de comédienne. Cette pièce, *Lithium for Medea*, met en scène une femme à l'allure de *vamp*, arrogante dans sa robe noire ajustée. Gillis devient cette Médée pathétique, personnage tiré de la légende grecque qui tue son frère, ses enfants et le roi Pélias. Ses mouvements angulaires qui jaillissent en staccato, toujours larges et généreux, ses légers déhanchements de séductrice s'effondrent finalement sous l'effet du lithium. Elle tombe soudainement comme un poids mort, se contorsionne, agonise.

Mais bientôt notre héroïne renaît de ses cendres et clôt son spectacle avec *Waltzing Matilda*, pièce qui transperce le cœur et l'âme à tout coup. Pieds en dedans, Matilda met sa vulnérabilité à nu en s'accrochant à ce qui lui reste d'espoir dans sa survie et celle de l'humanité. Et Gillis triomphe.

## L'Umiak à Toronto

Le Théâtre du P'tit Bonheur propose un spectacle pour enfants, l'Umiak, qui sera présenté, du 22 au 27 avril, par le Théâtre de la marmaille de Montréal. L'Umiak, « le bateau collectif » en langue inuit, s'inspire de la vie et de la mythologie des Inuit, ce peuple millénaire du Grand Nord canadien.

Magnifique spectacle-animation, L'Umiak raconte l'histoire d'un jeune chasseur, Luckasi, et des gens de son village. Parti à la chasse au phoque, Luckasi, épuisé par la tempête, s'endort, et les jeunes spectateurs sont invités à partager son rêve fantastique. Entretemps, le printemps arrive et le village entier se retrouve sur un morceau de banquise à la dérive. Il n'y a pas assez de kayacs pour permettre à tout le monde de s'échapper; qui donc sera sauvé? Le dilemme est soumis aux participants qui en discutent entre eux. Enfin, le chaman suggère la construction d'une seule embarcation, l'umiak, et le voyage périlleux commence.



Le voyage périlleux commence sur la seule embarcation, l'umiak.

Grâce à ce que le spectacle leur révèle, les jeunes sont amenés à acquérir une meilleure connaissance de la culture des Inuit. L'Umiak est un spectacle très réussi, d'une approche simple et sans démagogie aucune, qui s'adresse aux gens de tout âge. Il fut créé par par le Théâtre de la marmaille à la suite d'un stage de recherche et d'ateliers organisés dans le Grand Nord. Quatorze Inuit participèrent au stage.